

DÉCENTRER LE REGARD SUR LES MOBILITÉS INTRA-URBAINES A DAKAR

SHIFTING THE FOCUS ON INTRACITY MOBILITY IN DAKAR

Aboubacar Sadikh BA
Université Gaston Berger de Saint-Louis

Résumé :

Cet article propose de décentrer le regard dominant sur les migrations africaines, trop souvent réduites aux seuls flux vers l'Europe, pour explorer les mobilités intra-urbaines à Dakar. À partir d'une enquête qualitative menée entre 2020 et 2025 — combinant récits de vie, entretiens approfondis et observation participante —, l'étude met en lumière la richesse et la complexité des dynamiques migratoires qui se jouent à l'intérieur même de la ville. Les marchés emblématiques (Sandaga, Colobane) et les quartiers résidentiels (Sicap, Mermoz, Parcelles Assainies) se révèlent être de véritables « laboratoires de stratégies transnationales », où se construisent des réseaux, se recyclent les savoirs issus des migrations avortées, et s'inventent des formes inédites de solidarité genrée (tontines masculines vs. mbootaay féminins). L'analyse articule les perspectives sociologique, anthropologique et politique pour montrer que la migration ne commence pas à la frontière : elle se fabrique au quotidien, dans les espaces ordinaires de Dakar. La ville apparaît ainsi comme un nœud migratoire dynamique, où se recomposent identités, stratégies et trajectoires — traduisant ce que l'auteur conceptualise comme un translocalisme par le bas.

Mots-clés : mobilités, Dakar, migrations, translocalisme, économie, solidarités

Abstract:

This article shifts the dominant focus on African migration — too often narrowly framed around movements toward Europe — to explore intra-urban mobilities in Dakar. Drawing on qualitative fieldwork conducted between 2020 and 2025, combining life histories, in-depth interviews, and participant observation, the study reveals the richness and complexity of migratory dynamics unfolding within the city itself. Iconic markets (Sandaga, Colobane) and residential neighborhoods (Sicap, Mermoz, Parcelles Assainies) emerge as genuine "laboratories of transnational strategies," where networks are built, knowledge from failed migration attempts is recycled, and novel forms of gendered solidarity are invented (male tontines vs. female mbootaay). The analysis combines sociological, anthropological, and political perspectives to demonstrate that migration does not begin at the border: it is forged daily, in the ordinary spaces of Dakar. The city thus appears as a dynamic migratory hub, where identities, strategies, and trajectories are constantly reshaped — capturing what the author conceptualizes as grassroots translocalism.

Keywords : mobilities, Dakar, migrations, translocalism, economy, solidarities

INTRODUCTION

Les discours dominants sur les migrations africaines tendent à se focaliser presque exclusivement sur les départs vers l'Europe, créant une vision réductrice et souvent unidimensionnelle d'un phénomène bien plus complexe. Cette communication propose de déconstruire ce récit en explorant une facette méconnue mais fondamentale des mobilités africaines : les migrations intra-urbaines. En prenant Dakar, la capitale sénégalaise, comme étude de cas emblématique, nous mettrons en lumière la richesse et la diversité des dynamiques migratoires qui s'opèrent à l'intérieur même des villes africaines.

À partir d'une enquête qualitative approfondie, menée de 2020 à 2025, nous avons collecté des informations détaillées à partir de récits de vie et d'entretiens approfondis auprès des acteurs variés de ces mobilités.

L'ethnographie, à travers l'observation participante et les entretiens approfondis réalisés au cours de nos investigations, nous ont offert une compréhension fine de la migration comme expérience vécue, en dépassant les limites des enquêtes quantitatives centrées sur les flux et les chiffres. Cette approche met en lumière la manière dont les migrants négocient, inventent et adaptent leurs pratiques au quotidien, révélant des dimensions souvent invisibles des trajectoires migratoires.

Nos investigations nous ont également confirmé que des espaces ordinaires de Dakar, tels que les marchés emblématiques (Sandaga, Colobane) et des quartiers résidentiels diversifiés (Sicap, Mermoz, Sacré Cœur), se présentent comme des « laboratoires de stratégies transnationales », où se construisent des réseaux, s'expérimentent des formes de solidarité et s'articulent des pratiques économiques, sociales et culturelles. Ces lieux illustrent la complexité et la créativité des mobilités urbaines, montrant que la migration n'est pas seulement un mouvement géographique, mais un processus dynamique d'adaptation et d'innovation, profondément enraciné dans le quotidien des migrants.

Ces lieux deviennent également des scènes où se déploient des phénomènes migratoires méconnus et souvent sous-estimés par la recherche conventionnelle alors que le constat est que l'ancrage local des réseaux transnationaux nous renseigne comment les migrants intra-urbains, loin d'être isolés, s'insèrent dans des réseaux sociaux et économiques complexes qui dépassent les frontières nationales. Les marchés, par exemple, servent de plateformes pour la circulation de biens, d'informations et de capitaux, reliant Dakar à des villes régionales et internationales.

Cette étude détaille les mécanismes d'adaptation et les stratégies innovantes que les migrants développent pour s'intégrer et prospérer dans un environnement urbain en constante évolution. Cela inclut la diversification des activités économiques, la mutualisation des ressources, et la réinvention des pratiques culturelles et sociales.

Loin des catégories figées, les récits de vie nous révèlent la fluidité et la plasticité des identités migrantes, qui se transforment au gré des déplacements et des interactions urbaines. Il y a, en plus d'une redéfinition des identités migrantes, un effritement des frontières entre « autochtones » et « migrants » laissant place à des hybridations identitaires à la fois riches et complexes.

Ces constats nous livrent à produire une analyse qui met en exergue les spécificités des expériences migratoires selon le genre et l'âge, soulignant les défis et les opportunités propres à chaque groupe. Les femmes et les jeunes, en particulier, développent des stratégies distinctes pour naviguer dans l'espace urbain et forger leur propre parcours. Une telle situation nous confirme les dynamiques de genre et générationnelles qui s'affichent clairement dans nos lieux d'observation et à travers les discours recueillis.

Cette analyse propose une lecture intégrée des mobilités à Dakar en mobilisant conjointement les perspectives sociologique, anthropologique et politique, afin de dépasser les approches classiques centrées sur les flux migratoires et les cadres eurocentrés. Elle met en évidence la migration comme un processus relationnel, situé et dynamique, inscrit dans des configurations sociales complexes et multi-scalaires.

D'un point de vue sociologique, les mobilités sont appréhendées à travers le prisme des réseaux transnationaux, révélant l'inscription des migrants dans des systèmes d'interactions qui articulent étroitement le local et le global. Les marchés urbains apparaissent ainsi comme des nœuds de circulation de biens, de capitaux et d'informations, tandis que les pratiques d'adaptation traduisent une forte capacité

d'agency, permettant aux acteurs de composer avec les contraintes urbaines. Cette perspective souligne également la fluidité des appartenances et la recombinaison des identités, dans un contexte marqué par des tensions socio-spatiales et des rapports de pouvoir liés à l'accès aux ressources et à la légitimité territoriale.

Sur le plan anthropologique, l'analyse met l'accent sur la dimension vécue, symbolique et culturelle des migrations. À travers les récits de vie et les pratiques quotidiennes, les marchés et les quartiers résidentiels se révèlent comme des espaces de production de sens, où se construisent des normes, des valeurs et des formes d'appartenance hybrides. La plasticité des identités migrantes, ainsi que les dynamiques différenciées selon le genre et les générations, témoignent de la diversité des trajectoires et des modalités d'insertion, inscrivant la migration dans un processus continu de transformation culturelle et sociale.

Dans une perspective politique, cette lecture met en lumière les enjeux de gouvernance urbaine et de reconnaissance, en soulignant les limites des politiques publiques souvent focalisées sur les migrations internationales au détriment des mobilités intra-urbaines. Les stratégies informelles observées traduisent à la fois des formes d'adaptation et des situations de marginalisation, tandis que les tensions socio-spatiales renvoient aux problématiques du droit à la ville, d'accès aux ressources et de participation à la vie urbaine. Dakar apparaît ainsi comme un espace de négociation permanente, où se redéfinissent les formes de citoyenneté et d'inclusion.

Dans cette perspective transversale, les marchés et les quartiers résidentiels peuvent être conceptualisés comme de véritables « laboratoires de stratégies transnationales ». En tant qu'espaces relationnels et dynamiques, ils concentrent des processus d'expérimentation, d'innovation et d'ajustement, où les migrants mobilisent des ressources pluri-localisées, développent des réseaux d'entraide et articulent des pratiques économiques, sociales et culturelles à différentes échelles. Les marchés fonctionnent comme des interfaces entre économies locales et globales, tandis que les quartiers résidentiels constituent des espaces d'ancrage, de reproduction sociale et de recombinaison identitaire.

L'ensemble de ces dynamiques conduit à une redéfinition des catégories migratoires, en brouillant les frontières entre migration interne et internationale, ainsi qu'entre « migrant » et « autochtone ». La migration apparaît dès lors comme un processus continu de circulation, d'ancrage et de recombinaison, profondément inscrit dans les pratiques quotidiennes.

En définitive, cette analyse fait de Dakar un laboratoire empirique des mobilités contemporaines, où la migration, loin d'être périphérique, constitue un principe structurant de l'espace urbain. Elle invite à repenser les cadres d'analyse dominants en mettant l'accent sur la dimension locale, relationnelle et créative des pratiques migratoires, ainsi que sur leur rôle central dans la production des formes sociales, économiques et politiques de la ville.

Notre article offre une perspective renouvelée sur les migrations africaines, en décentrant le regard vers les dynamiques intra-urbaines et en soulignant leur rôle crucial dans la compréhension globale des mobilités. Elle invite à repenser les cadres conceptuels et méthodologiques, et à reconnaître la capacité d'agence et l'ingéniosité des migrants africains face aux défis de la mondialisation.

I- LES "MIGRATIONS IMMOBILES" : INVESTIR DANS L'INFORMEL POUR UN DÉPART HYPOTHÉTIQUE

I-1. Une mobilité en suspens : l'attente active

Le concept de "migrations immobiles" désigne ces trajectoires de jeunes qui, bien qu'aspirant à quitter Dakar, restent physiquement dans la ville et construisent leur avenir à travers des stratégies économiques locales. Plutôt que de se cantonner à un rôle passif en attendant une opportunité de partir, ces jeunes s'engagent dans des activités informelles (commerce de rue, artisanat, services ponctuels, etc.) avec l'objectif explicite de financer un futur départ, souvent incertain et lointain.

Une telle dynamique que nous pouvons qualifier d'« attente active » transforme le temps urbain en un capital stratégique. Pour le dire plus clairement chaque jour consacré au travail informel est une étape vers la réalisation d'un projet migratoire hypothétique comme nous le fait savoir un jeune vendeur qui s'active à Colobane :

Je passe mes journées à vendre des téléphones et des accessoires. Ce n'est pas que je veux rester ici pour toujours, mais chaque petit bénéfice me rapproche d'un voyage que j'espère un jour faire. Dakar devient un tremplin, pas une destination finale.

Ces propos offrent une lecture particulièrement éclairante des trajectoires migratoires contemporaines, en mettant en évidence des logiques imbriquées d'attente active, de projection et d'ancrage temporaire dans l'espace urbain. Ils illustrent une forme de mobilité différée, où la migration ne s'opère pas immédiatement mais se construit dans le temps, à travers des pratiques d'accumulation économique et de préparation progressive. L'activité quotidienne, en l'occurrence le commerce informel, s'inscrit ainsi dans une rationalité stratégique, chaque gain étant investi d'une valeur projective orientée vers un départ futur.

Dans cette perspective, Dakar apparaît comme un espace intermédiaire, à la fois lieu d'ancrage fonctionnel et plateforme de projection vers l'ailleurs. Cette ambivalence traduit la condition d'un « migrant en devenir », situé entre immobilité contrainte et mobilité désirée. Sur le plan anthropologique, ces propos révèlent également une subjectivité migrante marquée par la tension entre présent et futur, où l'incertitude structurelle des trajectoires coexiste avec une éthique de la persévérance, faisant de l'espoir un moteur d'action.

Par ailleurs, cette situation renvoie à des contraintes structurelles et à des inégalités d'accès à la mobilité, qui obligent les individus à transformer leur immobilité en ressource stratégique. L'économie informelle apparaît dès lors comme un espace à la fois d'opportunité et de marginalisation, révélateur des limites des dispositifs institutionnels.

En définitive, ces propos incarnent la figure du « migrant en projection », pour qui l'ancrage urbain, bien que temporaire, constitue une étape essentielle dans la construction d'un projet migratoire. Dakar se présente ainsi comme un espace-laboratoire des mobilités, où se façonnent des trajectoires à la fois contraintes, stratégiques et profondément orientées vers un horizon d'ailleurs.

I-2. Les stratégies économiques et les investissements dans l'informel

Les activités choisies par ces jeunes répondent à plusieurs logiques : générer des revenus rapidement, minimiser les risques financiers et maximiser les opportunités de réinvestissement. Les petits commerces (vente de vêtements, téléphones, denrées alimentaires), les services (cours particuliers, transport à moto, aide domestique) et

l'artisanat (menuiserie, couture, électronique) constituent des terrains privilégiés pour accumuler un capital de départ.

Une jeune femme de Sicap, qui vend des vêtements importés de Guinée, explique :

Chaque mois, je mets de côté l'argent que je gagne ici. Je sais que partir ne sera pas facile, mais si je ne commence pas maintenant, je n'aurai rien le jour où je devrai partir.

Ces activités ne sont pas seulement des sources de revenus : elles permettent également de créer des réseaux sociaux et économiques, d'acquérir des compétences pratiques, et d'expérimenter des responsabilités qui préparent les jeunes à la vie autonome, que ce soit à Dakar ou ailleurs.

I-3. Motivations et incertitudes

La décision de rester et de travailler dans l'informel est souvent guidée par la tension entre espoir et incertitude. Ces jeunes naviguent entre le rêve de départ et la réalité économique de Dakar, ce qui les amène à adopter une approche pragmatique : accumuler des ressources tout en restant flexibles face aux opportunités ou aux obstacles imprévus. Un jeune homme de Mermoz, aspirant à l'Europe, raconte :

Parfois je me demande si je vais vraiment partir un jour... mais au moins ici, je construis quelque chose. Même si le départ ne se fait pas, j'aurai appris à gérer mes affaires.

Cette incertitude crée une dynamique particulière : elle pousse les jeunes à développer des stratégies adaptatives et innovantes, tout en maintenant un lien fort avec leur territoire urbain.

I-4. Impact sur l'économie locale et sur le développement personnel

Si ces trajectoires peuvent paraître centrées sur un objectif individuel, elles ont aussi des effets tangibles sur l'économie urbaine et les dynamiques sociales locales. Les micro-entreprises informelles contribuent à l'activité économique quotidienne, favorisent la circulation de biens et de services, et créent des liens interpersonnels qui renforcent la cohésion sociale dans certains quartiers. Parallèlement, ces expériences permettent aux jeunes de renforcer leurs compétences entrepreneuriales, leur résilience et leur capacité d'adaptation – autant de ressources transférables, qu'ils restent à Dakar ou qu'ils réussissent à migrer. Une commerçante de Sandaga conclut :

Même si je ne pars jamais, cette expérience m'a transformée. J'ai appris à négocier, à gérer l'argent, à connaître les gens... ce sont des choses que personne ne peut m'enlever.

Ainsi, les "migrations immobiles" constituent un espace de négociation et d'innovation, où les jeunes transforment l'attente en action concrète, et où Dakar se révèle être un véritable laboratoire de mobilité et de stratégies de survie.

II- L'ÉCHEC COMME RESSOURCE : RECYCLAGE DES SAVOIRS MIGRATOIRES AVORTÉS EN COMMERCE EUROPÉENS

II-1. Transformer l'échec en opportunité économique

Les projets migratoires vers l'Europe ne réussissent pas toujours, mais l'échec n'est pas systématiquement synonyme de désespoir. Au contraire, pour de nombreux

jeunes Dakarois, ces expériences avortées deviennent des sources d'apprentissage et d'innovation. Les épreuves traversées – refus de visa, conditions de voyage difficiles, adaptation culturelle, contacts avec des réseaux étrangers – permettent d'acquérir des compétences concrètes et des connaissances précieuses. Un jeune homme de Colobane, qui avait tenté de rejoindre l'Espagne, raconte :

J'ai raté mon visa deux fois, mais en attendant, j'ai appris comment fonctionnent les marchés là-bas, quels produits se vendent bien et comment les gens achètent. Maintenant, j'utilise ces infos pour importer des vêtements et des accessoires ici.

Ainsi, l'échec migratoire est transformé en capital expérientiel, qui peut être exploité pour créer des micro-entreprises locales ou des commerces transnationaux reliant Dakar à l'Europe.

II-2. Recyclage des savoirs et compétences acquises

Les savoirs migratoires ne se limitent pas aux connaissances économiques. Ils incluent également la maîtrise des langues étrangères, la compréhension des normes commerciales européennes, la capacité à négocier avec des fournisseurs internationaux et à identifier les tendances de consommation. Tous ces apprentissages sont ensuite **recyclés** dans des activités économiques locales. Une jeune femme de Sicap, qui avait tenté de migrer en Italie, explique :

Même si je n'ai jamais quitté Dakar, j'ai gardé tous mes contacts là-bas. Aujourd'hui, j'achète des produits italiens pour les revendre ici. Tout ce que j'ai appris sur la façon dont les gens achètent et vendent en Europe me sert ici.

Ces compétences permettent non seulement de créer des entreprises rentables, mais aussi de renforcer la connectivité économique de Dakar avec des marchés européens, établissant une forme de migration commerciale indirecte.

II-3. Dynamiques entrepreneuriales et innovation

La capacité à tirer parti des expériences migratoires avortées illustre la résilience et l'ingéniosité des migrants. Ces entrepreneurs développent des stratégies originales pour sécuriser les approvisionnements, fidéliser une clientèle et adapter leurs produits aux goûts locaux. Parfois, ces commerces servent aussi de tremplins pour de futures migrations réussies ou pour des collaborations transnationales. Un commerçant de Sandaga explique :

Quand j'ai échoué à partir, j'ai commencé à vendre les mêmes produits que j'avais vus en Espagne. Les gens ici aiment ça, et j'ai maintenant un petit réseau qui pourrait me servir si je décide de partir plus tard.

L'innovation se manifeste aussi dans la diversification des activités, l'adaptation des produits aux réalités locales, et l'utilisation de réseaux familiaux et communautaires pour minimiser les risques.

II-4. Capacité d'adaptation face à l'adversité

Ces trajectoires montrent que l'échec n'est pas une fin en soi, mais un point de départ pour la réinvention. La migration avortée forge une expérience pratique et une confiance dans la capacité à surmonter les obstacles. Ces jeunes apprennent à naviguer entre contraintes économiques, bureaucratiques et sociales pour transformer une

expérience frustrante en avantage compétitif. Une jeune femme installée à Mermoz, qui avait tenté de partir en France, confie :

Au début, j'étais triste et frustrée... mais maintenant je comprends que tout ce que j'ai appris peut me servir ici. J'ai ouvert une boutique et je fais venir des produits français. Mon échec est devenu ma chance.

Cette approche illustre que les migrations avortées ne sont pas des impasses, mais des laboratoires d'apprentissage et de création économique, où l'adversité se transforme en opportunité.

II-5. Impact sur l'économie locale et les réseaux transnationaux

Le recyclage des savoirs migratoires avortés contribue également à **connecter** Dakar aux marchés européens, en créant des flux commerciaux informels mais structurés. Ces initiatives participent au dynamisme économique des quartiers et renforcent les réseaux sociaux et commerciaux des migrants. Elles montrent que même sans quitter la ville, les individus peuvent avoir un impact transnational. Un jeune entrepreneur de Colobane résume :

Je n'ai jamais mis les pieds en Italie, mais grâce à ce que j'ai appris, mes produits voyagent là-bas et ici. C'est comme si j'étais un pont entre Dakar et l'Europe.

Ainsi, l'échec migratoire devient un vecteur de créativité, de résilience et d'innovation économique, offrant un éclairage inédit sur la façon dont les mobilités avortées peuvent façonner l'espace urbain et les dynamiques transnationales.

III- LES SOLIDARITÉS PARADOXALES : TONTINES MASCULINES VS. MBOOTAA Y FÉMININS DANS LE FINANCEMENT DES VOYAGES

III-1. Les tontines masculines : accumulation rapide et objectifs migratoires

Parmi les jeunes hommes aspirant à migrer depuis Dakar, les tontines masculines jouent un rôle central dans la mobilisation de ressources. Ces associations informelles permettent de mutualiser rapidement des capitaux pour financer un départ individuel ou collectif vers l'Europe ou d'autres destinations. L'objectif principal est pragmatique : constituer une somme suffisante pour couvrir les frais de voyage, les visas, les documents ou les contacts avec des réseaux de passage. Un jeune homme de Colobane raconte :

On se retrouve chaque semaine avec nos amis, chacun met son argent. Quand c'est ton tour, tu prends la somme pour préparer ton départ. C'est rapide, c'est risqué, mais ça marche si tu es sérieux.

Cette forme de solidarité est souvent marquée par un rapide retour sur investissement personnel : la logique est centrée sur l'individu et sur le succès du projet migratoire, parfois au détriment de la cohésion à long terme. La confiance repose sur des règles implicites et des sanctions sociales en cas de manquement, mais le cadre est moins structuré que dans les associations féminines.

III-2. Les mbootaay féminins : solidarité, polyvalence et émancipation

Chez les femmes, les mbootaay représentent une autre forme de solidarité, plus structurée et polyvalente. Au-delà du financement des voyages, ces associations offrent un cadre d'entraide mutuelle, de soutien social et d'émancipation. Les femmes échangent

des conseils, des services et des ressources, et organisent des collectes régulières pour aider leurs membres à atteindre divers objectifs, qu'il s'agisse de voyages, de soins de santé, d'éducation des enfants ou d'investissements commerciaux. Une participante de Sacré-Cœur explique :

Dans le mbootaay, on ne pense pas seulement à partir. On s'aide pour tout : payer l'école, démarrer un petit commerce, se soutenir quand il y a des problèmes à la maison... le voyage est un projet parmi d'autres.

Cette structure plus formelle permet aux femmes de développer un capital social durable, où la confiance et la réciprocité s'inscrivent sur le long terme, et où la solidarité dépasse la simple finalité migratoire.

III-3. Dynamiques de pouvoir et rôles de genre

L'analyse comparée de ces deux formes de solidarité révèle des paradoxes et des dynamiques de pouvoir :

- Les tontines masculines favorisent l'autonomie individuelle et la compétition entre membres, reflétant des normes de virilité et d'initiative personnelle.
- Les mbootaay féminins privilégient l'interdépendance, le partage des savoirs et l'organisation collective, offrant un espace d'émancipation et de reconnaissance sociale pour des femmes souvent marginalisées dans l'espace économique formel.

Un jeune homme de Mermoz observe :

Nous, les hommes, on court après l'argent pour partir vite. Les femmes, elles, elles pensent à long terme... elles s'entraident pour tout, pas seulement pour le voyage.

Ces logiques contrastées montrent que la solidarité n'est pas neutre : elle est genrée, instrumentalisée selon les besoins et les stratégies migratoires, et influence directement la manière dont les individus se projettent dans l'avenir.

III-4. Mécanismes de confiance et de réciprocité

La réussite de ces dispositifs repose sur la confiance entre membres et sur la capacité à maintenir un équilibre entre engagement et bénéfice individuel. Dans les tontines masculines, le non-respect des règles entraîne souvent des sanctions directes ou l'exclusion. Dans les mbootaay féminins, la réciprocité est plus flexible et soutenue par des liens sociaux et familiaux forts, ce qui renforce la stabilité du groupe et l'efficacité des actions collectives. Une membre du mbootaay de Sicap confie :

On sait que chacune sera là quand on aura besoin. Si quelqu'un doit voyager, on l'aide, mais on continue à s'entraider pour tout le reste. C'est ça qui fait la force du groupe.

Ces mécanismes montrent que le financement migratoire est indissociable des réseaux sociaux et des logiques d'appartenance, et que la ville elle-même devient un espace où ces relations se construisent et se négocient.

III-5. Dakar comme nœud migratoire et espace de recomposition sociale

En analysant ces formes de solidarité, il devient clair que Dakar n'est pas simplement un lieu de départ pour l'Europe : la ville est un nœud migratoire, où se recomposent en permanence frontières, identités et appartenances. Les tontines et les mbootaay illustrent comment les habitants inventent des formes de coopération adaptées

aux contraintes économiques et sociales, tout en maintenant leurs ambitions migratoires. Un jeune commerçant de Sandaga résume :

Dakar n'est pas seulement un point de départ. C'est ici qu'on apprend, qu'on construit, qu'on se prépare. Les réseaux, les amis, les associations... tout ça fait partie du voyage, même si on reste dans la ville.

Ces logiques paradoxales révèlent la complexité des solidarités urbaines, où le genre, le projet migratoire et la culture locale se rencontrent pour produire des stratégies à la fois résilientes et innovantes.

IV- LE MYTHE DE LA "MIGRATION VERS L'EUROPE" VS. LA RÉALITÉ DAKAROISE

IV-1. Une perception dominante : l'Europe comme horizon unique

Dans le discours médiatique, politique et parfois académique, la migration sénégalaise est souvent présentée comme une quête quasi exclusive vers l'Europe. Cette vision unidimensionnelle réduit les parcours migratoires à un objectif final lointain, occultant la multiplicité des stratégies locales et intra-urbaines. Elle crée une image où la ville de Dakar apparaît comme un simple point de départ, et où les jeunes sont représentés comme des migrants « en attente » d'un voyage vers l'Europe.

Pourtant, cette perception masque la richesse des dynamiques locales et les mobilités qui se jouent à l'intérieur même de la ville ou du pays. Les jeunes ne se limitent pas à rêver de l'Europe ; ils testent, expérimentent et construisent leur autonomie dans l'espace urbain avant d'envisager un départ international. Un jeune de Grand-Yoff témoigne :

Tout le monde pense qu'on veut tous aller en Europe... mais moi, avant de penser à partir, j'ai essayé de me débrouiller ici, dans le quartier. J'ai vendu des téléphones, des accessoires, et j'ai compris comment gérer mon argent. C'est Dakar qui m'a appris à bouger.

IV-2. Les mobilités internes : une étape cruciale souvent ignorée

Les enquêtes récentes montrent que la majorité des jeunes pratiquent une mobilité interne avant toute tentative de départ international. Notre étude (2023) révèle que 63 % des jeunes de Grand-Yoff ont d'abord tenté une mobilité interne, que ce soit en changeant de quartier, en migrant vers d'autres villes du Sénégal ou en investissant dans des activités économiques locales pour se préparer à un éventuel départ.

Cette mobilité interne n'est pas un simple palliatif à l'échec ou un substitut à l'émigration ; elle constitue une véritable étape stratégique, un terrain d'apprentissage et d'expérimentation. Les jeunes testent des marchés, créent des réseaux sociaux et économiques, et construisent des compétences entrepreneuriales qui seront précieuses, que la migration vers l'Europe se réalise ou non. Une jeune femme de Mermoz explique :

Avant de rêver de l'Europe, j'ai d'abord vendu des produits importés de Dakar vers d'autres villes. J'ai appris à gérer mes clients, mes fournisseurs... tout ce que je ferais là-bas aurait été impossible sans ça.

IV-3. Stratégies locales comme chaînon manquant de la compréhension migratoire

Ces expériences intra-urbaines et nationales sont souvent invisibles dans les statistiques officielles et dans les récits médiatiques. Pourtant, elles constituent un chaînon essentiel pour comprendre la dynamique migratoire globale. Les mouvements locaux façonnent non seulement les compétences et les ambitions des jeunes, mais ils influencent aussi la structure des réseaux sociaux, les pratiques économiques et la capacité à prendre des risques calculés.

Les marchés, les quartiers et les associations locales deviennent ainsi des espaces de préparation, de négociation et de créativité. Les jeunes construisent des stratégies d'adaptation au contexte urbain, développent une résilience face aux incertitudes économiques et testent leurs projets migratoires de manière progressive. Un commerçant de Colobane résume :

Beaucoup de jeunes croient qu'il faut aller en Europe pour réussir. Mais Dakar est déjà un apprentissage. Ceux qui réussissent à Dakar réussissent souvent mieux quand ils partent, parce qu'ils savent comment gérer leur argent et leurs contacts.

IV-4. Repenser le regard sur la migration sénégalaise

Cette réalité montre que la migration ne commence pas à la frontière européenne : elle se joue d'abord dans la ville, dans le quartier et dans les micro-espaces économiques et sociaux de Dakar. En décentrant le regard vers ces mobilités locales, on comprend que les projets migratoires sont souvent **graduellement construits**, intégrant les échecs, les expériences et les solidarités locales comme ressources pour l'avenir.

Ainsi, Dakar apparaît non pas comme un simple point de départ, mais comme un nœud migratoire dynamique, où se recomposent stratégies, réseaux et identités. La ville devient un laboratoire d'innovation sociale et économique, préparant les jeunes à affronter les défis de la migration internationale tout en renforçant leur autonomie locale. Une participante de Sandaga conclut :

On rêve tous d'Europe, mais ce n'est pas là que tout commence. Ici à Dakar, on apprend, on teste, on construit nos réseaux... même si on ne part jamais, cette expérience nous transforme.

V- LES MARCHÉS DAKAROIS : INCUBATEURS DE MOBILITÉS TRANSNATIONALES

V-1. Les marchés : espaces de socialisation et de circulation économique

Les marchés de Dakar ne peuvent être réduits à de simples lieux de transaction commerciale. Du point de vue sociologique, ils constituent des espaces d'interaction sociale et de production de capital économique et symbolique, où se croisent trajectoires individuelles, réseaux familiaux et ambitions migratoires. Les marchés comme Sandaga, Colobane ou Petersen fonctionnent comme de véritables écosystèmes dynamiques : ils structurent les relations sociales, favorisent la circulation de l'information et permettent la création de ressources financières pour des projets de mobilité.

Ces espaces jouent également un rôle d'agent d'intégration et d'apprentissage. Les jeunes et les migrants expérimentent des stratégies entrepreneuriales, négocient des prix, et apprennent à gérer des risques financiers et organisationnels. La dimension transnationale de ces marchés apparaît dès lors que les biens circulent, que les informations sur les marchés européens ou régionaux sont échangées, et que les relations personnelles se transforment en opportunités économiques et migratoires.

Un jeune vendeur de Sandaga confie :

Ici, ce n'est pas seulement vendre pour vivre. Chaque contact, chaque client peut te donner une idée pour voyager ou pour créer un réseau à l'extérieur. Dakar devient un point de départ avant même le départ.

V-2. Cas inédit : les "boutiques Italia" de Sandaga

Parmi les phénomènes les plus emblématiques, les "boutiques Italia" de Sandaga illustrent parfaitement la dimension transnationale des marchés. Ces commerces, dont le nom évoque immédiatement l'Europe, constituent des points névralgiques de la mobilité et de la circulation des biens. Une étude de terrain menée en 2024 révèle que 72 % des gérants sont des rapatriés d'Europe, ce qui souligne non seulement leur capacité de réinsertion économique, mais aussi la continuité de leurs liens transnationaux à travers le commerce.



Ces boutiques incarnent une circularité économique : l'argent généré par la vente de produits importés (vêtements, accessoires électroniques, denrées spécifiques, etc.) est réinvesti dans des projets migratoires, souvent hors des circuits bancaires formels. Ce mécanisme fonctionne comme une banque informelle, où l'expérience migratoire avortée ou réussie devient un capital exploitable. Un commerçant (entretien n°45) résume cette logique : « Ici, on vend des produits d'Europe pour acheter le voyage vers l'Europe. »

Ce verbatim illustre parfaitement la circularité des flux économiques et migratoires, où le marché devient à la fois lieu d'apprentissage, d'accumulation de ressources et de préparation pour la mobilité transnationale.

V-3. Les marchés comme laboratoires de savoirs migratoires

Les marchés ne sont pas seulement des plateformes commerciales : ils sont des laboratoires d'apprentissage et d'innovation sociale. Les commerçants expérimentent des stratégies de gestion, de marketing et de relation client, mais aussi des mécanismes de financement et de solidarité. Ces savoirs migratoires, qu'ils soient techniques (négociation, gestion d'inventaire) ou relationnels (réseautage, capital social), sont transférables et mobilisables pour des projets migratoires ultérieurs, créant une forme de préparation concrète à la mobilité internationale.

Une jeune commerçante de Sandaga explique : « Les anciens m'ont montré comment acheter en Europe et revendre ici. Même si je reste à Dakar, je me sens déjà prête si un jour je pars. » Ainsi, le marché se transforme en interface entre l'ici et l'ailleurs, où les compétences, les capitaux et les ambitions migratoires se combinent pour créer des trajectoires hybrides.

V-4. Dynamiques sociales et économiques transnationales

La circularité observée dans ces marchés met en lumière un réseau économique et social transnational implicite. La vente de produits européens, la réinjection des profits dans les voyages, et la création de liens commerciaux et personnels font des marchés dakarois des nœuds migratoires stratégiques, où se construisent et se financent les parcours migratoires.

Un commerçant de Colobane précise : « *Même si tu ne pars jamais, ton commerce te connecte avec des gens et des idées à l'extérieur. Dakar devient une plateforme internationale.* »

Les marchés incarnent donc une dimension de résilience et d'ingéniosité urbaine, où les flux économiques locaux et internationaux s'entrelacent, et où la ville devient un véritable incubateur de mobilité, de savoirs et de stratégies migratoires.

En somme, les marchés de Dakar, et en particulier les boutiques Italia, révèlent que la ville n'est pas seulement un lieu de départ vers l'Europe, mais un laboratoire de mobilités transnationales. Les flux économiques et sociaux qu'ils génèrent permettent de transformer des expériences locales en capital transnational, d'expérimenter des stratégies migratoires et de préparer des projets de mobilité futurs. Ces marchés deviennent ainsi des acteurs essentiels dans la construction, le financement et la circulation des parcours migratoires, tout en réinventant la relation entre l'espace urbain et la mobilité internationale.

VI- L'ÉCHEC MIGRATOIRE RECOMPOSÉ : QUAND LE LOCAL DEVIENT TRANSNATIONAL

VI-1. L'échec comme catalyseur de créativité économique

Selon les données issues de notre mémoire (2020), 41% des projets migratoires avortés donnent lieu à la création d'Activités Génératrices de Revenus (AGR). Ce résultat met en évidence que l'échec migratoire constitue un véritable levier de reconversion économique, où les expériences accumulées sont réinvesties localement.

Les jeunes dakarois transforment leur expérience en expertise : certains ouvrent des cybercafés spécialisés dans l'aide aux demandes de visa, d'autres créent des agences de conseil en itinéraires migratoires, légaux ou non, tandis que d'autres se positionnent comme facilitateurs pour l'envoi de colis transnationaux.

Cette transformation illustre la capacité d'adaptation et de transfert de compétences : les connaissances acquises lors des tentatives de migration sont recyclées pour créer un écosystème économique parallèle, où l'expérience personnelle devient un capital exploitable et partagé. Un jeune entrepreneur témoigne :

J'ai raté mon visa deux fois, mais j'ai appris comment fonctionne le système, comment aider d'autres jeunes et comment mon réseau peut générer de l'argent. L'échec m'a appris plus que le succès aurait pu le faire.

VI-2. La "migration fantôme" : identité et mobilité virtuelle

Un phénomène inédit et complexe émerge de cette dynamique : la "migration fantôme". Il s'agit de dakarois qui n'ont jamais quitté leur ville, mais qui vivent socialement et économiquement en Europe. Cela inclut des pratiques comme l'usurpation d'identité par des proches restés au pays, l'envoi et la réception de fonds fictifs, ou encore la simulation d'un statut de migrant européen pour accéder à certains services et maintenir un prestige social.

Cette migration fantôme brouille les frontières entre présence physique et projection identitaire, révélant l'ingéniosité sociale et la capacité à contourner des obstacles administratifs ou financiers. Elle crée une forme de mobilité transnationale symbolique, qui se traduit par des flux financiers, des réseaux sociaux et des pratiques culturelles translocales. Une commerçante de Grand-Yoff explique :

Même si mon frère n'est jamais parti, tout le monde le croit en Europe. Il reçoit de l'argent, il envoie de l'argent, et ça nous aide à investir ici. On vit avec l'Europe sans y être.

Ces pratiques montrent que la migration ne se réduit pas à la mobilité physique ; elle inclut une dimension virtuelle et sociale, où le local devient transnational par la créativité et la projection identitaire.

VII- QUARTIERS RÉSIDENTIELS : DES FRONTIÈRES INTÉRIEURES QUI ORGANISENT LES INÉGALITÉS

VII-1. Les "rues de Barcelone" et l'impact des envois de fonds

Au sein des quartiers résidentiels de Dakar, des frontières invisibles structurent les opportunités sociales et économiques. Dans les Parcelles Assainies, certaines rues sont surnommées "rues de Barcelone" en référence aux destinations privilégiées des migrants. Ces rues abritent des familles dont les membres sont partis à l'étranger, et qui bénéficient d'envois de fonds réguliers.

Les données montrent que ces familles ont un taux de scolarisation deux fois plus élevé que celles des rues voisines. Les ressources financières provenant de la migration internationale permettent non seulement d'assurer la scolarité des enfants, mais aussi d'investir dans le logement, les activités économiques et le capital social. Ainsi, la migration crée des inégalités intra-urbaines, même au sein d'un même quartier à Dakar. Une mère de famille nous confirme cela au cours d'un entretien : « *Mon fils étudie mieux que les enfants de la rue d'à côté. Son oncle est en Europe et envoie de l'argent pour l'école et les fournitures. Ici, l'argent change tout.* »

VII-2. Les réseaux spirituels comme stratégie de résilience

Dans ces quartiers, les femmes développent également des stratégies spirituelles pour influencer le succès migratoire. Les "réseaux de prières payantes", où des sommes sont collectées pour financer des séances de prières individuelles ou collectives auprès de marabouts, visent à influencer sur les décisions consulaires et à assurer la sécurité des proches en migration.

Cette pratique révèle la manière dont la spiritualité devient une ressource tangible, intégrée dans un système d'adaptation aux contraintes économiques et administratives. Elle illustre également la combinaison de foi, ingéniosité et solidarité féminine dans la préparation et le suivi des projets migratoires.

Une habitante du quartier des Parcelles Assainies nous explique avec une grande amertume : « *On prie pour nos enfants qui partent. Parfois, on donne un peu d'argent au marabout pour que tout se passe bien à l'ambassade. Sans ça, certains ne réussiraient jamais.* »

Ces pratiques révèlent la complexité des stratégies déployées à l'échelle locale, où s'articulent étroitement des dimensions économiques, sociales et spirituelles dans la gestion de l'incertitude et la poursuite des projets de mobilité. Elles mettent en évidence une rationalité plurielle, au sein de laquelle les acteurs mobilisent simultanément des

ressources matérielles, des réseaux relationnels et des référents symboliques afin d'optimiser leurs chances de réussite, en dépit des contraintes structurelles qui encadrent leurs trajectoires.

Dans une telle situation, nous soutenons que les phénomènes d'échec migratoire recomposé et de frontières intra-urbaines invitent à dépasser une conception restrictive de la migration envisagée uniquement comme déplacement géographique. Ils montrent que la mobilité s'inscrit dans des processus plus larges de reconfiguration sociale, impliquant la redistribution des ressources, la réactivation des solidarités et la transformation des pratiques culturelles. L'échec migratoire, loin de constituer une fin de trajectoire, devient ainsi un moment de réajustement et de redéfinition des stratégies, tandis que les frontières intra-urbaines traduisent des différenciations spatiales et sociales qui structurent les opportunités d'insertion et de circulation.

Dans ce contexte, les quartiers résidentiels apparaissent comme des espaces centraux de négociation et d'innovation sociale, où se recomposent les formes d'ancrage et de mobilité. Ils constituent des lieux d'expérimentation, au sein desquels s'entrecroisent stratégies économiques (diversification des activités, accès aux ressources), solidarités informelles (réseaux d'entraide, logiques communautaires) et pratiques symboliques (réinterprétation des normes, recours au religieux). Ces dynamiques traduisent la capacité des acteurs à produire des réponses situées et créatives face aux contraintes de la mobilité, contribuant ainsi à faire de l'espace urbain un véritable laboratoire des trajectoires migratoires contemporaines.

CONCLUSION

Je propose ici de penser la migration à partir de ce qui se joue en amont du départ, dans les espaces ordinaires de Dakar. Ce que j'appelle le **translocalisme par le bas** renvoie à l'ensemble des pratiques, souvent discrètes, par lesquelles les individus construisent des liens économiques, sociaux et symboliques avec l'Europe, sans nécessairement quitter immédiatement le territoire.

Dans cette perspective, la migration ne commence pas au moment du passage des frontières. Elle prend forme bien avant, dans les quartiers, les marchés, les réseaux sociaux. Dakar devient ainsi un espace de préparation, d'expérimentation et d'accumulation de ressources. Comme le souligne un enquêté : « Tout commence ici : apprendre, économiser, construire un réseau. »

Cette dynamique se matérialise dans des espaces urbains spécifiques. Certains quartiers fonctionnent comme de véritables interfaces transnationales. À Sicap Liberté 4, les liens avec la France structurent les activités économiques locales, largement soutenues par les transferts de la diaspora. À Grand-Yoff, d'autres logiques apparaissent, liées aux routes migratoires vers l'Europe via la Libye, avec des réseaux d'information et de préparation au départ.

Ces configurations traduisent une transformation plus large : les aspirations migratoires participent à redessiner l'organisation sociale et spatiale de la ville. Elles produisent des formes d'économie ancrées localement mais orientées vers l'international.

Sur le plan économique, cette réalité est loin d'être marginale. Une part importante des ménages dépend de ressources liées à la migration, y compris lorsque celle-ci n'a pas encore eu lieu. Les activités développées — qu'il s'agisse de micro-entreprises, de services ou de circulation d'informations — montrent que la migration fonctionne déjà comme un levier économique local.

Par ailleurs, j'observe des formes de **mobilités anticipées ou simulées**. Avant même de partir, certains jeunes adoptent des pratiques inspirées de l'expérience migratoire : gestion "à l'européenne" de petits commerces, apprentissages informels, ou

encore mises à l'épreuve physiques et psychologiques. Ces pratiques traduisent une intériorisation du projet migratoire et une volonté de s'y préparer concrètement.

Au fond, ces éléments invitent à déplacer le regard. La migration n'est pas seulement un déplacement géographique ; c'est un processus social continu, qui s'élabore dans le quotidien. Elle s'ancre dans des stratégies hybrides, mêlant économie, imaginaires et expériences vécues.

Dès lors, Dakar ne peut plus être considérée uniquement comme un point de départ. Elle constitue un espace central de fabrication des trajectoires migratoires. Autrement dit, migrer commence déjà ici.